

Zitierhinweis

Bonnet, Guillaume: Rezension über: Alessandro Garcea / Daniel Vallat (eds.), *Ars et commentarius. La grammaire dans le commentaire de Servius à Virgile*, Turnhout: Brepols, 2022, in: *Exemplaria Classica*, 27 (2023), S. 381-386, DOI: <https://doi.org/10.33776/ec.v27.8040>, heruntergeladen über Website

exemplaria
C L A S S I C A
Journal of Classical Philology

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

de l'*Énéide* viennent enrichir aussi vite que possible la série, afin de disposer, dans la CUF, d'un Servius complet avec traduction française.

BRUNO ROCHETTE

Université de Liège – UR « Mondes anciens »

bruno.rochette@uliege.be

ALESSANDRO GARCEA, DANIEL VALLAT, *Ars et commentarius. La grammaire dans le commentaire de Servius à Virgile*, Corpus Christianorum, Lingua Patrum 14, Turnhout: Brepols, 2022, 324 pp., ISBN 978-2503-59375-3.

Le champ des études sur la grammaire de l'Antiquité a été considérablement travaillé depuis une vingtaine d'années : les éditions modernes, accompagnées d'un commentaires, se sont multipliées (pour preuve, l'accroissement continu et régulier de la *Bibliotheca Weidmanniana*), les études isolées ou groupées en colloques thématiques – par exemple, la XIII *Giornata Ghisleriana di Filologia classica*, tenue en mai 2022 sur le thème du grec chez les grammairiens latins, et dont les actes paraîtront bientôt – ont exploré tel ou tel (aspect de) texte grammatical “patenté” de l'Antiquité romaine, surtout tardive. La répétition des travaux et des rééditions a fait ainsi émerger des récurrences intellectuelles, des modes de réflexion caractéristiques d'une véritable culture grammaticale antique dont l'histoire, reposant sur des textes largement fragmentaires, commence à s'esquisser, depuis les fondateurs, Varron puis Palémon, avec le regard de Quintilien *Inst. orat.* 1.4-8 (cf. l'édition commentée procurée par W. Ax chez De Gruyter en 2011), les monographies sur Probus, par exemple (J. Velaza, *M. Valeri Probi Beryti fragmenta*, Barcelona 2005), ou encore Sulpicius Apollinaris (Fr. Mantelli, *Gaio Sulpicio Apollinare, grammatico latino del II secolo d.C.*, Ariccia 2015)...

C'est donc sans surprise que ce mouvement d'approfondissement, qui semble dégager, pour faire bref, deux approches, grammairienne (“palémonienne”) et érudite (“probiennne”), s'accompagne d'un élargissement de la base d'étude. Ainsi Servius, surtout connu pour son commentaire à Virgile, dont l'édition par Thilo et Hagen (1881-7) est enfin renouvelée (*Enéide* IV, VI et VIII déjà parus dans la Collection des Universités de France, le commentaire au chant I devant paraître incessamment – pour nous en tenir à l'édition française, et sans parler de l'édition de Harvard, en panne depuis 1965), bénéficie-t-il ici d'un examen de l'aspect proprement grammatical de son commentaire du poète. Comme le remarque Alessandro Garcea, dans l'introduction “Pour une étude de la grammaire dans le commentaire virgilien de Servius”, 7-12, malgré la survie, fragmentaire ou plus probablement résumée, de l'œuvre grammaticale de Servius, ce successeur de Donat, qui commenta aussi son *Ars*, a surtout intéressé les savants pour la dimension antiquaire de son commentaire virgilien, véritablement

encyclopédique, tandis que le contenu grammatical est resté relativement sous-exploité – références bibliographiques données p. 9. Telle est la lacune que vise à combler ce volume collectif.

Ce préambule est aussi l’occasion pour Garcea d’une rapide mise au point sur la question préalable qui empoisonne les études serviennes, celle du statut du *Servius Danielis*, dit aussi *auctus* (p. 8 et n. 5). D’après les études les plus récentes, il apparaît que la version amplifiée livrée par Pierre Daniel en 1603 procède d’une incrémentation postérieure du commentaire servien, à partir de matériaux dont l’incrémenteur n’est pas le rédacteur, et qui pourraient, tout comme les gloses de Servius, provenir de l’exploitation d’un fond commun, peut-être le commentaire de Donat. Une pareille analyse dispense les contributeurs d’ériger une barrière trop étanche entre les deux rédactions, et il faut comprendre que Servius, s’il a pu donc ne faire que sélectionner, voire reformuler des gloses préexistantes, en a endossé le fond : c’est à ces conditions implicites qu’on recevra l’ensemble des gloses comme exprimant une pensée personnelle.

L’ouvrage est composé de quinze contributions distribuées en quatre sections : une approche de sa grammaire et de sa pédagogie (trois contributions), le traitement des catégories grammaticales (cinq articles), les exemples linguistiques, entre modèles et anti-modèles, (trois contributions) et enfin les frontières de l’*ars commentarii* (quatre articles).

En ouverture, Fr. Biville, “Qu’y a-t-il de ‘grammatical’ dans le commentaire de Servius à Virgile ?”, 15-39, observe le grammairien en action face à l’œuvre que le professeur doit commenter : le retour sur les fonctions dévolues à la grammaire par la tradition artigraphique lui permet de camper le champ des possibles pour l’analyse servienne, qui y déploie de solides outils méthodologiques pour esquisser ce qui constitue une grammaire virgilienne, spécialisation de la manière poétique (cf. les deux expressions parallèle *more poetico* et *more suo*, pp. 32-3). La conclusion souligne le jeu que confère à la grammaire le commentaire servien qui, en soulignant les écarts commis par Virgile, permettrait de mettre en perspective les normes scolaires de l’expression latine. La finesse du propos, se faufilant entre grammaire et commentaire, est stimulante, mais il conviendrait, à notre sens, de remarquer que c’est l’*auctoritas* incontestable de Virgile qui rend possible ce discours implicite sur les limites de la grammaire ; peut-être un parallèle avec Homère, modèle revendiqué de l’*Enéide*, qui est l’ultime référence de l’hellénisme pour les grammairiens grecs alors qu’il se caractérise par une expression très particulière, serait-il plus opportun : le commentaire de Servius apparaîtrait alors moins comme un desserrement de l’emprise normative que comme un tribut attentif à l’autorité du poète... Les deux autres articles de cette première parties sont F. Foster, “Learning Latin Grammar with Servius”, 41-58, et M. Gioseffi, “La grammatica di Servio. Prime esplorazioni”, 59-77. Le premier s’attache au lectorat de Servius, que les élucidations apportées par le commentateur permettent *en creux* de mieux approcher ; le second, lance un coup de sonde dans le livre VIII de l’*Enéide* pour cerner l’expression écrite propre à Servius.

Une pareille étude, dont les conclusions (prédilection pour la mise en contraste des opinions, explication introduite par *quia* antéposé ou *ideo... quia*, etc.), outre qu'elle fournit des éléments heuristiques nouveaux pour la détermination des stylèmes permettant de débrouiller la collection augmentée du Servius *Danielis*, pose les bases d'une étude contrastive de la langue des commentateurs, qui reste à nourrir à d'autres sources, comme Porphyrius ou le pseudo-Acron.

Le seconde section s'attache aux théories grammaticales défendues par Servius dans son commentaire, et comme telle, elle répond le plus directement au projet des éditeurs. C. Longobardi, dans "La *declinatio* nel commento serviano a Virgilio", 81-105, note que ce mot est désormais technique et attaché à la variation casuelle des noms. Varron l'employait dans le sens très général de "processus de dérivation", et il reste chez le commentateur un reflet de cet emploi dans l'utilisation (*Aen.* 1.194, par ex.) pour désigner le lot de formes, actives ou passives, que peut endosser tel verbe qualifié alors de *commune*, ambivalent quant à la voix. Surtout, le terme sert à mieux identifier la variation casuelle propre au latin, et qui le distingue si nettement du grec, avec ses six cas formels et un septième, l'instrumental, que Servius dégage, avec d'autres grammairiens, sur une base cette fois sémantico-syntaxique. R. Maltby, "Gerunds, Supines and Participles : The *modus gerundi* in Servius' Vergil Commentaries and the Latin Grammarians", 107-19, revient avec une sobre densité sur une *vexata quaestio* de la grammaire antique : l'interprétation des formes verbales en *-ndum*, *-ndus -a -um*, et *-s/tum*, *-s/tu*. Partant de l'exposé le plus complet à notre disposition, donné par Diomède (*GL I* 342.4-27), il fait ressortir les choix, terminologiques autant que théoriques, d'un Servius désireux de clarté pédagogique, et qui réserve le *modus gerundi* à des dérivés verbaux que ne caractérisent ni une variation en personne et temps (comme les autres modes), ni une indifférence à la diathèse, (cf. le *cantando* discuté en *Ecl.* 8.71). Une telle approche ne permet donc pas une assimilation à la catégorie de l'impersonnel, qui est, lui, indifférent à la diathèse. C'est justement cette catégorie qui fait l'objet du bref article suivant, J. Wekel, "*Quod ad omnes pertinet* : The Impersonal in Servius' Commentaries", 121-8. Refusant les acrobaties typologiques de Donat, qui distinguait un mode impersonnel (*legitur*) d'un verbe par essence impersonnel (*pudet*), Servius commentant le maître relevait que parler de "mode" était redondant avec l'accessibilité d'une forme comme *legitur* à la variation modale classique (*cum legatur*), et que les verbes essentiellement impersonnels étaient également défectifs. Dans son commentaire de Virgile, il va plus loin et trouve un point commun aux deux catégories dans l'indéfinitude du sujet, déplacement *sémantique* attribuable à la confrontation avec le texte poétique. C'est un autre canton de la grammaire qu'étudie M. Rosellini, "*Exempla elocutionum* in Servio", 129-47 : les *elocutiones*, ces expressions qui introduisent à des considérations syntaxiques, terrain particulièrement bien exploré par l'autrice chez Priscien, elle qui en a procuré une nouvelle édition du catalogue final du livre XVIII (*Prisciani Caesariensis Ars, Liber XVIII*, Pars altera, 1: Introduzione, testo critico e indici a cura di M. Rosellini, Hildesheim-

Zürich-New York 2015 [Bibliotheca Weidmanniana 13.2.1]). La liste qu'elle propose ici est comparée à ce qu'on trouve chez Arusianus Messius, dont la compilation est la seule qui nous soit parvenue de ce genre bien plus largement répandu. Le résultat, une absence de superposition des exemples, s'explique sans doute par la simultanéité des rédactions, laquelle aura eu comme effet d'empêcher tout emprunt de l'un à l'autre. L'article de l'autre maître d'œuvre du présent ouvrage, D. Vallat, "Servius et l'antiptose", 149-66, examine l'utilisation de ce concept, qui semble emprunté à Donat commentateur de Térence (c'est là que le mot apparaît en latin), pour justifier l'emploi par Virgile d'un cas pour un autre, ce qui constitue chez certains grammairiens (Charisius...) un cas de solécisme *per immutatio casuum*. Dix-sept occurrences du mot prouvent nettement que le discours de la grammaire appliquée à un texte ne se réduit pas à l'imposition des catégories de la grammaire théorique décrite dans les *artes*. L'écart entre la langue des poètes et la langue commune est finalement l'objet de la contribution suivante, M.-L. Delvigo, "I Difetti del poeta : il *soloecismus* in Servio", 169-81. L'effort remarquable de Servius pour débarrasser Virgile du soupçon de solécisme, comme dans le cas de l'antiptose, repose évidemment sur l'intentionnalité (cf. Quintilien, *Inst. orat.* 1.5.52-3, cité p. 171), mais ne dispense pas toujours Servius d'adopter une leçon moins fréquente, mais plus correcte.

Déplacement de notre curiosité dans la partie suivante, avec l'élargissement du propos servien. Quand il étudie l'utilisation d'un des « classiques » les plus étudiés dans les classes de l'Empire, P. De Paolis, "Servio e le *Verrine*", 183-203, peut observer comment son utilisation subsidiaire – trente-neuf occurrence chez le seul Servius, quatorze dans le Servius *auctus* – l'expose à des altérations, et conclut en doutant, à partir de ce sondage, de l'existence d'une exploitation systématique, dans un pareil cas, de sources intermédiaires comme Caper, auquel un Kirschner ("Ueber die grammatischen Quellen des Servius. II. Servius und Priscian", *Programm des Königlichen Gymnasiums zu Brieg* 161, 1883, 19-37) avait beaucoup prêté. A ce propos, nous avions, en ce qui nous concerne, relevé en éditant l'*Ars* de Dosithée l'exploitation – rare chez les grammairiens – de l'*Hécyre*, ce qui pointait nettement vers la consultation par le grammairien d'une source intermédiaire. Les différentes expressions de la fréquence d'un trait de langue, avec les mots *semper*, *nonnumquam*, *plerumque* et d'autres encore, font l'objet d'un comptage comparatif par U. Tischer, "Frequency as an Indicator of Regular Language in Servius' Commentaries", 205-24, entre le commentaire à l'*Enéide*, l'*Ars maior* de Donat et le commentaire à cette *Ars* par le même Servius. Les écarts, commentés et illustrés, sont mis sur le compte de la différence des exigences de la grammaire normative et du commentaire, qui doit expliquer – voire justifier, comme on a vu plus haut – l'*usus* d'un poète, dont on admet, sait-on depuis Varron (cf. *ling.* 7), qu'il peut avoir à la langue un rapport particulier.

La dernière section de l'ouvrage rassemble des contributions peut-être plus classiques, faisant fond sur la dimension mémorielle (pour nous) du commentaire. F. Stok, "Servius entre philologie et grammaire", 227-48, relève que le commentaire

servien est, de tous ceux qui nous sont parvenus, celui qui s'intéresse le plus aux questions d'établissement du texte. Plutôt défenseur du texte à sa disposition, il sait jouer des ressources de la grammaire (cf. l'antiptose !) pour défendre au besoin la correction de Virgile. Peut-être eût-il convenu de placer cette contribution dans la première section, puisqu'aussi bien la tâche du grammairien inclut l'*emendatio*... J. Hudson, "Etymologia and Varronian Etymology in Servius", 249-60, s'attache aux presque deux cents références à Varron dans le millier d'*etymologiae* – le mot, inconnu de Varron, d'ailleurs, apparaît de manière privilégiée quand il est question de mots grecs – proposées tout au long du commentaire, l'élucidation des mots étant naturellement bienvenue quand il s'agit d'éclairer tous les aspects de l'œuvre virgilienne. Des ces étymologies, certaines remontent au *De lingua latina*, où il est possible d'en retrouver (ainsi, pour *Aen.* 12.7, cf. *ling.* 7.52). De façon générale, sans doute grâce à la proximité temporelle entre l'encyclopédiste et le poète, c'est un *effet de réel* que recherche Servius, effet propre à mettre en valeur un monde qui a été vrai, mais n'est plus que pittoresque et littéraire. Une telle observation invite le lecteur à penser que l'esthétique promue par Servius cherche sa validation dans une forme de vraisemblance, fût-elle dans un monde disparu, attitude assez proche de ce que suggère la plastique romaine, qui trouve un cautionnement artistique dans le réalisme des portraits. G. Bernadó Ferrer, "Cornutus' Fragments in the Virgil *Commentarii* of Servius", 261-78, s'attache à chacun des sept fragments (nn° 23-6, 31-2 et 34 Mazzarino), sur les dix-sept parvenus jusqu'à nous, de ce commentateur des temps néroniens transmis par le commentaire servien. L'examen minutieux explique l'exploitation préférentielle (cinq fragments) par le Servius *auctus*, généralement plus critique vis-à-vis de Virgile, comme reflétant une certaine affinité de jugement avec Cornutus, qui paraît avoir examiné Virgile avec une révérence moins marquée qu'un Asper, par exemple. C'est justement avec ce commentateur du II^e s. et le grammairien Flavius Caper que se termine notre parcours servien. J. Desiderio, "Concilier la perfection du texte virgilien et l'évolution de la langue. Servius et les réflexions linguistiques de Caper et Asper", 279-96, analyse la nature de l'accord des points de vue de Servius et de ces devanciers, tous deux amateurs de traits linguistiques anciens : avec le grammairien, il partage l'explicitation des archaïsmes, avec le commentateur il défend un recours aux poètes plus anciens pour servir la dignité du sujet par une expression archaïsante.

Un commode et substantiel *Index locorum antiquorum*, 297-324, conclut cette lecture, dont les références bibliographiques ont été laissées à la fin de chaque contribution, excellente pratique, à notre avis, qui permet de se faire une idée à la fois des coulisses de chacune et de l'impact des différentes publications exploitées.

Que retenir à l'issue de cette riche lecture ? Tout d'abord, que le champ des études sur la grammaire antique est pour le coup bien élargi. Le titre nous prévenait, en juxtaposant *ars* et *commentarius* : la grammaire a incontestablement une dimension particulière dans le commentaire de texte littéraire, fût-il écrit par un grammairien de profession. Voilà donc une vraie piste qui s'ouvre, avec

les autres commentaires comme autant d’objectifs. Par ailleurs, la comparaison explicite, ici et là (pp. 124, 176, 217-18...), du Servius commentateur avec le Servius grammairien commentant – c’est une manie ! – Donat invite à une étude plus systématique de la cohérence de sa pensée. Est-elle si douteuse que, déjà, les contributeurs ont soigneusement souligné la spécificité du commentaire par rapport à l’exposition systématique ? Enfin, si ces quinze enquêtes ne constituent pas un portrait, assurément, nous saisissons Servius au plus près sous un angle “professionnel” qui peut toutefois interroger. Ecrivant pour les étudiants ou les maîtres, quand il commente Donat, n’écrit-il pas ici pour les élites ? Telle est la question que l’on peut en effet se poser, quand on note que la catégorie de l’antiptose, par exemple, surgit d’une tradition latine à peine *grammaticale* pour défendre Virgile. On se souviendra, à cet égard, qu’un contemporain de Servius auquel on doit un *De metris*, Mallius Théodorus (cf. *Malli Theodori De metris*, Introduzione, edizione critica e traduzione a cura di F. Romanini, Hildesheim-Zürich-New York 2007 [Bibliotheca Weidmanniana 6]) fut consul de 399, et qu’il écrivit son manuel sans doute plus par goût que par nécessité... La vertu des bons ouvrages est de donner à penser autant qu’ils instruisent : celui-ci est hautement recommandable.

GUILLAUME BONNET

Université de Bourgogne

Guillaume.Bonnet@u-bourgogne.fr

KATERINA CARVOUNIS, SOPHIA PAPAIOANNOU, GIAMPIERO SCAFOGLIO, *Later Greek Epic and the Latin Literary Tradition*, Trends in Classics 136, Berlin-Boston: De Gruyter, 2023, vii+216 pp., €109.95, ISBN 978-3-11-079179-2.

Né d’une conversation informelle en mai 2017 à Athènes entre les trois co-éditeurs, suivie d’une rencontre scientifique à Londres en 2019, ce recueil, de dimensions modestes (huit contributions), mais extrêmement riche et dense par son contenu, s’attaque de front à une question parmi les plus délicates de la recherche dans le domaine de l’intertextualité antique : celui de l’influence éventuelle des poètes latins sur la poésie grecque d’époque tardive. En l’occurrence, le focus est resserré sur le genre épique, puisque le dossier concerne pour l’essentiel la présence de Virgile, et dans une moindre mesure d’Ovide et des épiques flaviens, chez Quintus de Smyrne, Triphiodore et Nonnos ainsi que dans les *Argonautiques Orphiques*. Posé jusqu’ici essentiellement en termes de *Quellenforschung*, le débat tendait un peu vers une aporie, entre l’impossibilité de *prouver* par des indices intertextuels précis l’utilisation des poètes latins par leurs successeurs grecs, et la possibilité toujours ouverte de la source commune perdue d’époque hellénistique (dont certains chercheurs comme F. Vian ont tiré une position globalement sceptique sur la question). Auteur d’une thèse pionnière sur